

# Le Monde

Mercredi 29 mai 2013 - N° 21261

## Ziad Doueiri : « Réaliser "L'Attentat" fut la plus grosse galère de ma vie »

Le cinéaste libanais revient sur la gestation mouvementée de son troisième long-métrage

### Entretien

**J**e ne sais toujours pas où est ma boussole», confie, dans un français impeccable, le réalisateur libanais Ziad Doueiri, rencontré à Paris le 10 mai, avant la sortie de son troisième long-métrage, *L'Attentat*, mercredi 29 mai. Né au Congo, de parents enseignants aux Nations unies, il grandit au Liban de 4 à 18 ans. En 1982, en pleine guerre civile, il émigre à Los Angeles, où il étudie le cinéma. A Hollywood, il est stagiaire, chauffeur et assistant caméra pour Quentin Tarantino ou Robert Rodriguez, avant de passer à la réalisation avec *West Beyrouth* (1998), coproduit par Rachid Bouchareb. Au terme d'une genèse douloureuse, *L'Attentat* marque le retour du cinéaste après huit ans d'absence.

#### «L'Attentat» ne sortira pas au Liban. Pourquoi ?

Depuis 1955, il existe une loi au Liban qui stipule qu'aucun citoyen libanais ne doit entrer en contact avec un Israélien, à quelque niveau que ce soit. En choisissant de tourner à Tel-Aviv avec une équipe et des acteurs israéliens, je savais que j'étais en infraction, mais j'espérais que la loi ne serait pas appliquée. De fait, le gouvernement libanais nous avait donné, il y a quelques mois, le permis de distribuer le film. Mais un organisme arabe, le Comité de boycottage d'Israël, a contesté cette décision. La Ligue arabe lui a emboîté le pas et appelé tous les pays arabes à boycotter le film. Le Liban a fini par obtempérer. Mais un pays comme le Maroc le fera-t-il ? J'en doute. *L'Attentat* a tout de même remporté le Grand Prix du Festival de Marrakech...

#### Vous avez commencé à travailler sur le film en 2006. Pourquoi a-t-il fallu attendre autant de temps pour pouvoir le voir ?

Mon agent américain m'avait alerté sur la qualité du livre de Yasmina Khadra [*L'Attentat*, Julliard, 2005], dont Focus Feature détenait les droits. J'étais très réticent à l'idée de réaliser un film traitant du Moyen-Orient. Je savais à quel point c'est compliqué à financer, à



Ali Suliman est le docteur Amine Jaafari, un chirurgien à la recherche de la vérité. DR

tourner et à distribuer. Mais je lis le livre à Beyrouth, et le trouve formidable. Dans la foulée, je rencontre le patron de Focus à New York. Ils sont partants pour que j'adapte le livre. Un mois plus tard, la guerre entre Israël et le Hezbollah éclate. J'ai failli abandonner le projet : je trouvais absurde d'écrire une œuvre de fiction alors que la guerre faisait rage à mille mètres de chez moi. Avec ma scénariste, on s'est isolés à la montagne, et on a fini le scénario au bout de neuf mois. **Cependant, lorsque vous leur remettez le script, Focus se retire du projet...**

Je n'ai jamais su pourquoi. Un ami producteur m'a dit : « Ils ont considéré que ton film était trop pro-palestinien pour un public américain, et trop pro-israélien pour un public européen. » Pen-

dant près de trois ans, nous avons négocié avec Focus pour qu'ils nous cèdent les droits du livre. Dès qu'on les a récupérés, nous sommes partis en France, en Belgique, au Qatar et en Egypte pour trouver des financements. Cela nous a pris un an et demi. Nous avons tourné avec un budget cinq fois moindre que ce que prévoyait Focus.

#### Lors de la présentation du film au Festival de Toronto, nouveau rebondissement : les producteurs qataris demandent à ce que leur nom disparaisse du générique. Que s'est-il passé ?

Quand ils ont découvert le film, à Toronto, les Qataris nous ont pris à part, moi et mon producteur. Ils ne nous ont pas demandé de rembourser l'argent – leur contribution représentait près de 60 % du budget –, juste de ne plus apparaî-

tre au générique. Interloqué, j'ai pris l'avion pour rencontrer le ministre qatari du tourisme, qui était à cette époque gouverneur du fonds d'Etat qui a financé *L'Attentat*. Je lui dis : « Vous cherchez à travers ce fonds à montrer la vitalité du cinéma arabe. Où est la logique ? » Il m'a répondu : « Ton film place sur un pied d'égalité le point de vue des Arabes et des Israéliens. Cela nous pose un problème. Nos faits et gestes sont scrutés par Al-Jazira. Nous sommes impliqués dans toutes les révolutions arabes. Ici même, au Qatar, les islamistes guettent. Tu vois l'arbre, nous voyons la forêt. »



# L'horreur, restituée dans tout son mystère

## L'Attentat



Le cinéma, c'est l'un de ses intérêts, fait ventre de toutes choses. Y compris, hélas, de l'attentat terroriste, domaine de l'activité humaine qui a repris, ces derniers temps, du poil de la bête. Il existe donc, d'ores et déjà, une sorte de typologie du film d'attentat qui passe généralement par trois grands moments : la radicalisation d'un personnage, son endoctrinement et son entraînement clandestins, puis la marche aveugle vers le sacrifice et l'explosion. Le meilleur film réalisé sur ce modèle est *La Désintégration*, (2011) du cinéaste français Philippe Faucon.

Ziad Doueiri – réalisateur libanais qui avait quelque peu disparu des radars depuis le succès de son premier long-métrage, *West Beyrouth*, en 1998 – prend quant à lui la chose à contre-pied. Entamant son film par l'explosion, il le poursuit par une lente remontée en arrière. Il suit en cela la pente du roman homonyme, publié en 2005 par le romancier algérien Yasmina Khadra, qu'il porte aujourd'hui à l'écran. Non sans mal d'ailleurs, l'histoire du film, en amont comme en aval, étant à elle seule une douloureuse épopée.

On saisit d'emblée ce qui distingue ces deux options narratives. Alors que la première adopte un

processus, sinon d'explication, du moins de compréhension d'un acte aussi radical, la seconde préfère souligner l'opacité de ce passage à l'acte, saisir le spectateur du mystère et de l'horreur de son accomplissement. Dans *L'Attentat*, le personnage principal éprouve non seulement avec nous cet effroi, mais vit cette épreuve dans sa chair. Il s'appelle Amine Jaafari, c'est un chirurgien israélien réputé, honoré pour sa valeur, et d'origine palestinienne. Et puis la bombe explose, en plein Tel-Aviv. Les premiers blessés arrivent à l'hôpital, avec des blessures atroces, et le docteur Jaafari est au premier rang pour les soigner.

### Lâchage

Alors qu'il est rentré épuisé à son domicile, on l'appelle de l'hôpital pour l'avertir que le corps de sa femme se trouve parmi les victimes. On ne va pas tarder à lui préciser qu'elle vient d'être identifiée comme responsable de cet attentat. Pour Amine Jaafari, c'est un monde qui meurt à ce moment. La dure conquête d'une position sociale pour un citoyen arabe, la sociabilité avec ses concitoyens juifs, sa reconnaissance au plus haut niveau de la société israélienne, son foyer conjugal exemplaire : tout cela vole d'un coup en éclats.

Ce qui s'ouvre en lieu et place de cette réussite, plus fragile qu'il ne le pensait, est infiniment amer

et douloureux. C'est d'abord le soupçon de la police à son égard, c'est le lâchage de la plupart de ses connaissances israéliennes, c'est son refus abasourdi et obstiné d'admettre la vérité. C'est enfin, une fois acquise la preuve que sa femme a commis cet acte, l'enquête qu'il entreprend de mener en solitaire pour comprendre les raisons, intimes et politiques, qui ont poussé sa femme à se faire exploser, autant dire à trahir leur couple.

Cette quête est l'objet essentiel du film. Elle conduit Amine à Naplouse, dans la famille chrétienne de sa femme, pour essayer de reconstituer la conversion de celle-ci à l'option terroriste prônée par des groupes radicaux. Mais la famille a peur, les pressions et les menaces ne tardent pas à viser Amine à mesure qu'il se rapproche d'une vérité dont il ne parviendra de toute façon jamais à saisir le sens. Tout au long de ce processus, des retours en arrière réguliers nous montrent la femme d'Amine du temps de leur bonheur, ainsi que sa préparation à l'attentat. En dépit de jolies scènes un peu superflues, voilà un film honorable, qui laisse le spectateur aussi démuni face au drame que le héros du film. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film libanais de Ziad Doueiri. Avec Ali Suliman, Reymond Amsellem, Evgenia Dodena, Karim Saleh. (1h45).

**Votre film prend soin de ne pas ôter sa part de mystère au geste de l'héroïne, qui commet l'attentat. Était-ce délibéré ?**

Dans un roman, la place laissée à l'imaginaire, aux nuances, aux impressions, est grande. Face à un film, la plupart des spectateurs attendent des explications. Pourquoi cette femme commet-elle l'infaisable ? Est-ce parce qu'elle a raté sa carrière ? Parce qu'elle ne peut avoir d'enfants ? Parce qu'elle est bipolaire ? Ou encore parce qu'elle est née sur un barrage israélien qui a coûté la vie à sa mère ? Plutôt que de privilégier une piste, nous en suggérons plusieurs. Il ne fallait surtout pas simplifier la situation. C'est pour cela que nous avons rendu cette femme non pas musulmane, mais chrétienne. Son acte n'est pas religieux ; il est politique.

**Bien que le film soit adapté d'un roman, votre mise en scène accorde autant d'importance, si ce n'est plus, à la bande-son et aux images qu'aux dialogues. Vous vous réclamez d'ailleurs de cinéastes très sensitifs : David Cronenberg, Terrence Malick...**

*The Tree of Life* a failli me ruiner. Il est sorti quelques mois avant le tournage. Je l'ai vu sept fois, à Paris, puis en Israël. J'ai tout fait pour lutter contre l'influence de Malick sur mon film. Il fallait que je revienne à mon propre cinéma. J'espère y être parvenu.

**Où vivez-vous aujourd'hui ?**

Entre le Liban, la France et les États-Unis. Les studios américains me proposent de nouveaux projets, Jean Bréhat a envie de continuer à produire mes films en France. Mais pas question de traiter à nouveau du Moyen-Orient : *L'Attentat* fut la plus grosse galère de ma vie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
AURELIANO TONET